



FRANÇOIS
DILASSER
ou La PEINTURE
se DÉROBANT
au LANGAGE

TEXTE DE TOM LAURENT
ENTRETIEN AVEC ANTOINETTE DILASSER



Sans titre (Régentes).
Juillet / août 1995, acrylique sur toile 135 x 197 cm.
Collection de l'artiste.

DOMAINE DE KERGUÉHENNEC, BIGNAN.
DU 30 JUIN AU 29 SEPTEMBRE 2013.

François Dilasser. L'Atelier. Œuvres choisies 1972-2007.

Les FORMES de DILASSER, PERMANENCE ET MÉTAMORPHOSE

PAR TOM LAURENT

ARTISTES

80

(artabsolument)

Tout choit et tout se tient dans la peinture de François Dilasser, armée du rire de ses démons jamais vraiment représentés, hantant ses papiers où se compose une écriture articulée hors du discursif. On reconnaît à coup sûr une œuvre de Dilasser, dont l'ensemble forme une famille immense, avec sa généalogie propre, qui ne doit ses mutations qu'au métier. Tel motif de rocher formant une tête ou une bâtisse, telle embarcation se transformant en objet minéral sous le jeu de la peinture : l'artiste ne prémédite pas, ne fait en aucun cas œuvre de programme, quand il s'en remet entièrement à la coexistence des couleurs et des traits pour y trouver après coup les signes indomptés de l'équivoque. Pour autant, l'ambivalence de chacun de ses motifs semble s'être construite, peut-être même à l'insu de leur auteur, sur une attention aiguë à son environnement le plus proche. Dilasser est breton d'origine – il est né en 1926 à Lesneven, dans le Finistère – et il a travaillé sa vie durant en Bretagne, dans ce vaste bras de terre, monde de campagne et de mer, où la lumière et l'at-

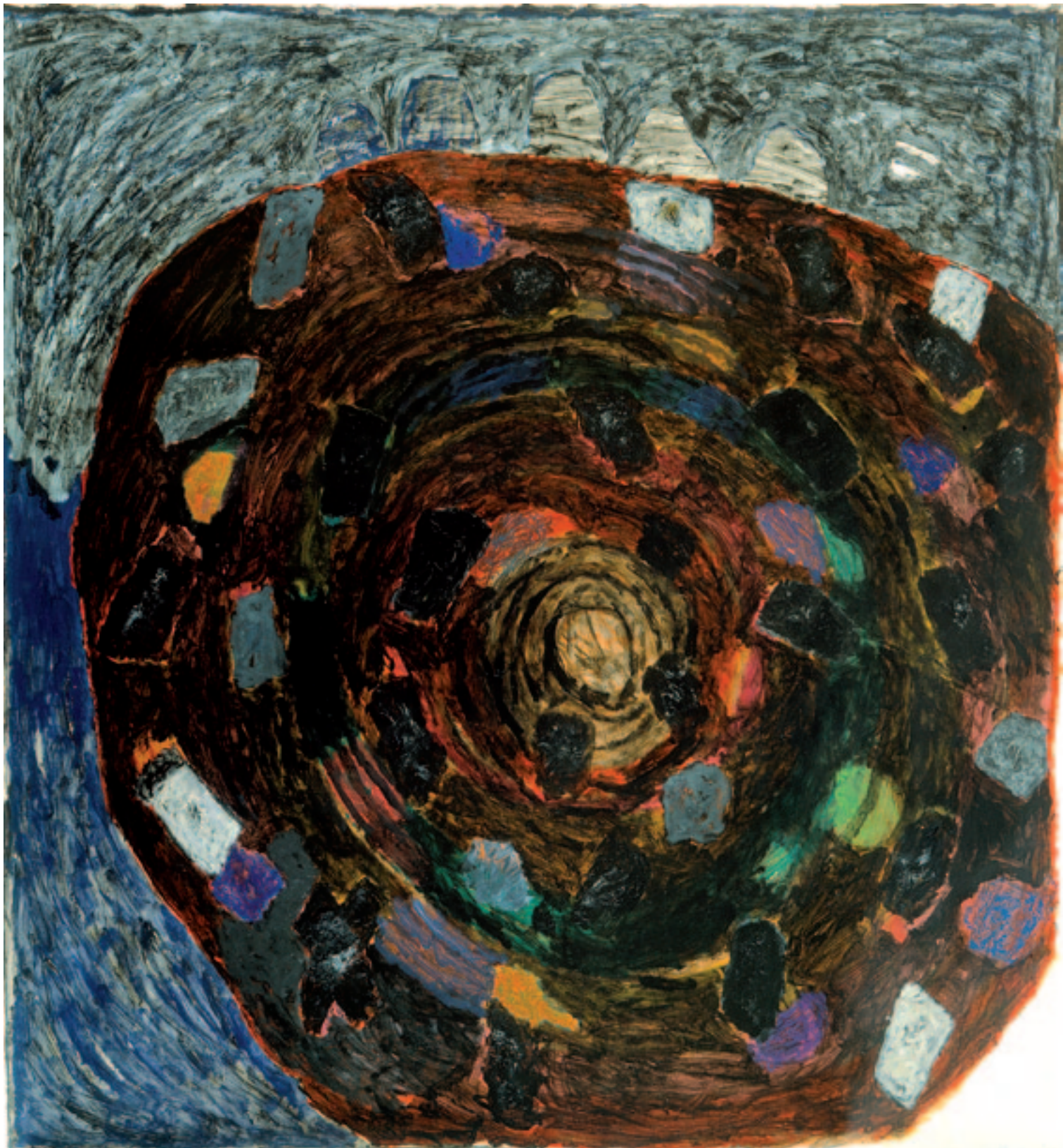
mosphère changent si vite qu'il paraîtrait dérisoire de vouloir les fixer. Seul alors le dessin lui permet de faire sienne la forme vue ou rêvée, qu'il annote sur de nombreux carnets. À cette pratique s'ajoute celle de libérer, lors de séances à l'atelier, la main qui trace, qui enlace, sans étouffer, un motif pendant des heures pour mieux conserver sa part d'innocence et d'hésitation. Tremblement « d'avant les mots », dont la visée n'est pas la virtuosité, l'exécuté. Sans doute y a-t-il un peu de cette recherche à tâtons, dans l'obscurité, celle qui faisait dire à Matisse, à propos de la part graphique de son travail, « je suis conduit, je ne conduis pas ». En émane une inquiétude discrète, tempérée par la reprise continuelle d'un même tracé, semblable à une étreinte, renouvelée jusqu'à épuisement. Ces signes piochés quotidiennement çà et là, analogues mais différenciés, jamais réellement fixés, sont la matrice à laquelle sa peinture vient se frotter. Là encore, l'équilibre à trouver se fonde sur l'empirisme : Dilasser ne laisse pas la couleur simplement rehausser son dessin, il lui faut reconstruire et remettre en jeu l'essentiel, aidé de sa seule intuition, pour mieux en décupler le caractère vivant, quasi-organique. L'ellipse colorée des *Planètes*, l'inquisition masquée des *Régentes*, le guet des *Veilleurs* en noir devant la nudité pâle du papier, l'ensemble des séries dit la vie qui coule entre les doigts et la peinture qui la retient en un corps mouvant, toujours prêt à entamer sa métamorphose. Si Picasso est le peintre du « négatif de la vie », de l'injustice toujours grondante, Dilasser est celui qui lui prête les atours de la mascarade, et répond au drame humain par un grand rire, salubre autant qu'inquiet. D'où peut-être ce caractère grotesque, cet air grimaçant qui lie chacune de ses figures peintes, du moins à partir de 1973, date à laquelle il abandonne la glycéro utilisée par amples masses pour l'acrylique. Car 1973 signe également l'arrivée des motifs au sein de la surface, comme encadrée par le premier d'entre eux, une sorte de rectangle reprenant le format, qui marque la limite d'un champ pictural autonome, où



Main dite « absinthe ».

Été 1997, acrylique sur papier marouflé sur toile, 80 x 75 cm.

Collection de l'artiste.



Grosse Boule N°6.
Septembre 2000, acrylique sur papier marouflé sur toile, 160 x 150 cm. Collection de l'artiste.

les formes peuvent muer autant que nécessaire. Des « formes » insoumises à l'identification, dont la désignation par le langage commun est inefficace à entraîner l'empathie, miroirs tendus à l'étrangeté et

au mouvement du monde. En cela, Dilasser se peint lui-même, se déroband à toute réduction, à la suite du Montaigne des *Essais* affirmant : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » ■



Sans titre (*Têtes grotesques*).
1995, gouache sur papier marouflé sur toile, assemblage de 6 toiles, 130 x 150 cm. Collection de l'artiste.

ENTRETIEN avec ANTOINETTE DILASSER

Art Absolument | Entrer dans la peinture de François Dilasser, c'est faire face à la métamorphose continue des motifs, peut-être s'enfouir dans cet « arrière-pays » où la représentation le cède à la réminiscence. L'artiste travaillait par séries – les *Gisants*, les *Régentes*, les *Jardins*, les *Planètes*, etc. Quand cette manière de procéder s'est-elle mise en place ? À quel moment décidait-il d'en abandonner l'exploration et d'en entamer une autre ? Quel rôle attribuer à cette sérialité ?

Antoinette Dilasser | Le travail par « séries » s'est installé progressivement. « Il y a eu les *Passages de la mer Rouge*, les *Jardins*, les *Grands Voyages*... mais la première, ça a été les *Veilleurs*. » C'est obsessionnel. « Je vis dans ce monde... Je ne peux vraiment m'arrêter que... quand je sens que je ne peux plus rien. » La série suivante n'apparaît qu'au bout de tâtonnements, d'essais (des *Têtes*, souvent), de l'exploration par le dessin. Il ne s'agit pas d'une décision volontaire : parfois des hasards interviennent (pour les *Régentes*, une



François Dilasser dans son atelier en 2001. |

reproduction aperçue en cherchant un autre tableau, pour les *Bateaux-feux*, la rencontre avec Jean-Pierre Abraham). En fait, c'est la permanence des « formes » d'un bout à l'autre du travail qui nourrit les séries – assurant la cohérence de l'œuvre. L'examen des *Carnets* est révélateur.

AA | Giacometti, répondant à une question d'André Breton, disait que « la tête est la naissance des seins ». Pour reprendre cette interrogation à notre compte, qu'est-ce que la tête pour François Dilasser et au sein de son œuvre ? On sait qu'il existe notamment de nombreux carnets remplis de dessins. Quel regard portez-vous sur ce travail du trait ?

AD | Les *Carnets*, le « chantier ». Obstiné travail du dessin. Une exigence : que cela « vive ». L'éparpillement des formes, leurs avatars et reconstructions montrent comment « ça » se passe. Comment le *Gisant*, décliné en *Maisons*, *Arbres*, *Baigneuses*, maintient sa présence jusqu'au tout dernier *Nuage*. L'humain, le « bonhomme », ses chutes. La *Tête* du bonhomme : la couronne qui le chapeaute n'est pas dépourvue d'ironie.

AA | Et sur le passage à la peinture, à la couleur ?

AD | Le dilemme trait-couleur, Dilasser se l'est posé dès le début. Il y a dans les tiroirs des ébauches au crayon qui annoncent les *Mers Rouges* (avant 1970), il s'est demandé alors s'il retrouverait la couleur un



Le Voyage de saint Philbert.
1992, acrylique sur papier marouflé sur toile, 45 x 70 cm. Collection de l'artiste.

jour. Toute l'histoire de la peinture est là... C'est dans le travail lui-même que Dilasser a puisé les solutions : « À partir du moment où la forme se met à vivre, des combinaisons de couleurs surgissent : cela n'est pas raisonné, cela s'impose. » Le peintre ne pense pas en mots, il faut se le rappeler, sa pensée est peinture.

AAI Pour revenir aux origines, quels furent les phares de l'autodidacte Dilasser à ses débuts – ses accoucheurs, pourrait-on dire ? S'en est-il détourné par la suite ?

ADI « Autodidacte » : « qui s'est enseigné tout seul ». Pas d'école, sinon celle de la peinture elle-même. Le frère aîné avait une abondante bibliothèque de livres d'art (c'était sous l'Occupation). Un de ces livres lui a apporté l'« illumination » : Gauguin, *Le Cheval blanc*. « J'ai eu l'impression d'avoir les yeux dessillés, l'impression folle de comprendre ce que pouvait être la peinture... ce rapport du bleu et de l'orange... » Influences : dans le désordre, Klee, Bissière, Picasso, Rembrandt, Ambrogio Lorenzetti, Ucello. Enfin Guston. Non plus des maîtres. Des compagnons. « Je suis assez heureux de vivre là où je vis, isolé du tapage des discussions sur la peinture, de l'espèce de

pression intellectuelle qui s'exerce parfois. Je ne peux ignorer cela, et il arrive que cela me trouble. Mais je me dis que je ne puis être autre chose que ce que je suis, faire autre chose que ce que je fais. »

AAI Quel regard porte Dilasser sur sa peinture ?

ADI « Il faut que ça vive, que je sente que ça vive... C'est toujours une forme qui surgit et ensuite il lui arrive toute sorte d'avatars... ça peut évoquer une nature morte, devenir paysager, ou une forme humaine » : indéfiniment cela bascule, repris, reproduit, détourné, multiplié. Ligne tendue, du début à la fin, malgré ce qui peut paraître rupture ou du moins passage abrupt d'une série à l'autre. Comme si finalement dans son répertoire il n'y avait qu'« une » forme à sa disposition. Celle qui préexiste, peut-être, dans quelque schéma interne ? Soumise à la logique-peinture, à la pensée-peinture. ■

Ci-contre : *Sans titre*. 25, 26, 27 juin 1992, acrylique sur papier marouflé sur toile, 150 x 110 cm. Collection de l'artiste.

